



CHI Zijian
**BONSOIR,
LA ROSE**

Roman traduit du chinois
par Yvonne André



Éditions
Philippe Picquier

CHI Zijian

BONSOIR, LA ROSE

Roman traduit du chinois
par Yvonne André



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR
Toutes les nuits du monde

Titre original : *Wan an mei gui*

© 2013, Chi Zijian

© 2015, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1095-3

Léna Ji fut ma troisième logeuse à Harbin. Elle avait plus de quatre-vingts ans lorsque j'ai fait sa connaissance.

Sa maison se trouve dans le quartier Daoli, tout près de la grand-rue. C'est un petit immeuble de briques et de bois de couleur crème, dans le style des maisons russes traditionnelles. Elle doit dater d'il y a soixante-dix ou quatre-vingts ans. Avec son toit pentu plein de charme, sa terrasse ouverte, ses hautes fenêtres étroites et ses petites marches, elle tranche sur la forêt de béton gris environnante. Elle fait penser à un faon naïf et gauche, vif et espiègle, venu s'abreuver au fleuve en cachette. Un café occupe le rez-de-chaussée et, au-dessus, chacun des deux étages est divisé en trois appartements. Celui de Léna Ji, au deuxième, est orienté au sud-ouest. Le salon et les deux chambres sont vastes, alors que la cuisine, la salle d'eau et la terrasse sont exigües mais bien agencées, et grâce à la haute charpente on ne s'y sent pas à l'étroit. C'est un appartement lumineux, rempli de plantes fleuries et de légumes magnifiques. Le visage de Léna, en revanche, est aussi desséché que la plaine du Nord en hiver. Il exprime une solitude indicible.

Grande et mince, elle se tient droite et, de dos, on la prendrait facilement pour une jeune fille, du moins quand elle reste immobile. Dès qu'elle se met en mouvement, la démarche lourde et le pas mal assuré révèlent son âge.

C'est Huang Weina, ma collègue rédactrice en chef à l'agence de presse, qui m'a présentée à Léna. Elle l'avait connue grâce à un reportage sur les conditions d'existence des descendants d'immigrés juifs. Léna vivait seule, elle ne s'était jamais mariée. Ses parents étaient morts depuis longtemps, elle n'avait pas de famille. Malgré son âge, elle se débrouillait toute seule, sans aide ménagère. Mesurant sa solitude dans ce grand appartement, Huang Weina lui suggéra : « Pourquoi ne pas en louer une pièce afin d'avoir quelqu'un à qui parler ? » Léna lui répliqua qu'elle ne se sentait pas seule en compagnie de l'Éternel. C'est à ce moment-là que je téléphonai à Huang Weina pour lui dire que je venais de partir de chez ma deuxième logeuse et que mes bagages étaient entassés dans la loge du concierge de l'agence. J'étais à la rue, je la suppliai de m'aider à trouver un toit au plus vite. Huang Weina savait que je m'étais brouillée avec mon premier logeur, un vieux retraité maigre comme un clou et animé de mauvaises intentions à mon égard. Un soir où sa femme s'était absentée pour aller jouer au mah-jong, il avait fait irruption dans ma chambre, fesses nues, une liasse de billets crasseux à la main. Il m'avait enlacée, déclarant que si j'accédais à ses désirs, il diminuerait mon loyer de moitié et me donnerait de l'argent de poche. Je lui avais résisté, jetant par terre l'argent qu'il tenait à la main, et je l'avais griffé au visage. On voyait qu'il avait dû amasser un à un les billets de deux et cinq yuans. Il

m'avait suppliée de le prendre en pitié, disant qu'à son âge, malgré sa maigreur, il n'avait rien perdu de sa vigueur au lit. Seulement, depuis son retour d'âge, sa femme ne lui permettait plus de la toucher. Comme il redoutait les risques d'une rencontre avec une fille des rues, il était obligé de ronger son frein et menait une vie terne. A voir ses larmes mêlées au sang qui suintait de la griffure, on se serait cru à l'abattoir ! C'était écœurant. Je m'étais débattue pour lui échapper et j'avais dévalé l'escalier. Accroupie à côté des poubelles, j'avais vomi, puis, toute tremblante, j'avais téléphoné à Weina et déménagé la nuit même. Weina voulait que je porte plainte mais j'avais refusé. Pas par compassion pour le vieil homme, mais j'étais une jeune fille d'une beauté bien ordinaire qui ne cherchait pas à se faire remarquer, et s'il y avait une enquête de police, que l'affaire s'ébruitait et que l'agression était grossie jusqu'à parler de viol, je passerais pour une moins-que-rien et on daignerait encore moins faire attention à moi.

Weina court les interviews, elle a de l'entregent, elle connaît des agents immobiliers et elle m'a aidée à trouver très vite ma deuxième logeuse, une sourde-muette de vingt-huit ans, capable de dire son nom – Liu Qin. Les parents et le jeune frère de Liu Qin, sourds-muets eux aussi, étaient spécialistes de médecine chinoise. Ils avaient ouvert sur la rive du Songari un cabinet d'acupuncture et de moxibustion qui faisait de bonnes affaires. Avec l'argent gagné, ils avaient acheté dans la rue Xinyang un bel appartement où toute la famille menait une vie agréable dans son monde silencieux. Dès l'enfance, Liu Qin avait manifesté de la répulsion pour les aiguilles d'acupuncture. Elle était incapable de supporter la vue

d'un patient dont le corps était hérissé d'aiguilles. Quand elle eut vingt ans, on lui chercha une autre occupation. Elle travaillait à la plonge de la cantine de l'école primaire voisine de la place Nangang. De la rue Xinyang jusqu'à cette place, il fallait traverser deux arrondissements de Harbin. Liu Qin trouvait que c'était trop compliqué pour aller au travail et en revenir, aussi voulut-elle louer un appartement dans le voisinage de l'école. Ses parents, songeant que, tôt ou tard, elle fonderait une famille, se dirent qu'il valait mieux acheter un appartement que le louer. En effet, l'argent gagné déposé à la banque se dévaluait d'année en année, tandis que n'importe quel logement était recherché et ne cessait de prendre de la valeur. Ils acquirent donc pour leur fille un appartement de deux pièces près du pont Anfa, dans le quartier de Nangang. Il ne lui fallait qu'un quart d'heure à pied pour aller travailler. Quand elle avait emménagé, sa mère inquiète venait constamment lui tenir compagnie, mais quand son frère fut marié et eut un enfant, la mère qui ne pouvait plus se libérer songea à trouver une bonne locataire pour sa fille. Quand Weina alla les interviewer dans leur cabinet privé, elle fit la connaissance de la famille de Liu Qin et apprit leur désir de trouver une locataire, si bien que le lendemain du jour où je fus obligée de m'enfuir de chez mon premier logeur, elle m'avait trouvé un logis. Je ne payais chaque mois à Liu Qin que six cents yuans, charges comprises, tandis que, chez mon premier logeur, je payais sept cents yuans sans pouvoir me servir du gaz, et je devais acquitter en plus ma part d'eau et d'électricité.

Quand Weina reçut mon coup de téléphone, elle venait de finir son interview de Léna Ji et elles

passaient un moment au café du rez-de-chaussée. Quand je lui appris que je déménageais de chez Liu Qin, elle trouva le moyen de plaisanter : « Elle ne t'a quand même pas fait des avances comme ton précédent logeur ? C'est que maintenant, les amours entre personnes du même sexe sont furieusement dans le vent ! » Abandonnant le ton de la plaisanterie, elle reprit : « Tu t'entendais pourtant bien avec Liu Qin. Pourquoi est-ce que, tout d'un coup, ça ne va plus ? Il faut que tu te rendes compte qu'il est impossible de trouver à Harbin une aussi bonne logeuse qu'elle. » La gorge serrée, je lui dis : « Elle va se marier. Je ne peux plus loger chez elle... » Comprenant la situation, Weina déclara : « En effet. Il faut que tu t'en ailles. » Et pour me reconforter, elle ajouta : « Il y a sûrement une bonne logeuse qui t'attend au prochain carrefour de ta vie. Ne t'affole pas. J'arrive tout de suite. Tu vas venir passer quelques jours chez moi. »

Weina raccrocha et dit à Léna : « Quelle coïncidence ! Je vous conseillais à l'instant de prendre une locataire et, justement, l'amie qui me téléphonait se trouve sans toit. » Léna fronça les sourcils, resta silencieuse un moment, puis elle entreprit de se renseigner sur moi. D'où étais-je originaire ? J'avais quel âge ? Avais-je un petit ami ? Est-ce que je mangeais du porc ? Est-ce que je lavais tout le temps mes corsages ? Est-ce que je ronflais en dormant ? Étais-je allergique au pollen ? Est-ce que j'aimais écouter du piano ? Étais-je introvertie ou extravertie ? Avais-je déjà perdu mes clés ? Quand Weina eut répondu à toutes ces questions, Léna lui dit après un moment de réflexion : « Pouvez-vous lui demander de venir jusqu'ici, que je la voie ? » Weina me rappela aussitôt, me disant qu'elle avait peut-être une solution pour mon logement et me

demandant de venir au plus vite. Puis, s'étant éclipsée pour aller aux toilettes, elle m'envoya un SMS : *Quand tu la verras, montre-toi aimable ! Si tu peux habiter chez elle, c'est comme si tu vivais dans le Harbin d'il y a un siècle. Je pense qu'elle ne te demandera qu'un loyer symbolique. Quelle chance tu as, vraiment !*

Nous étions en plein automne, et quand j'arrivai au café, à l'instant où j'ouvris la porte, une violente bourrasque fit tomber les quelques feuilles mortes restées accrochées à l'orme de la rue. Deux feuilles m'atterrirent sur la tête et Weina remarqua qu'elles me donnaient des couleurs, comme deux barrettes dorées fixées dans mes cheveux.

Au début de l'entretien, je me sentais mal à l'aise. Léna avait la peau blanche. Elle portait une robe de lainage vert olive et une grande écharpe de soie noire à motifs argentés. Le regard de ses yeux gris-bleu était à la fois lumineux et mélancolique. Elle était vêtue de façon recherchée, alors que j'avais une mise banale, des traces de larmes sur les joues et les cheveux en bataille. Je portais un pull à dessins rouges sur un pantalon couleur café. Comme j'avais déménagé en toute hâte de chez Liu Qin, j'avais aux pieds des baskets grenat. D'après Weina, j'avais l'air d'un flamant rose aux couleurs éclatantes.

Je serrai timidement la main que me tendait Léna Ji : « Je m'appelle Zhao Xiao'e », dis-je d'une voix tremblante. A cet instant, je pensai à ma mère qui m'avait donné ce nom, je revis la scène de ses obsèques, et mes larmes jaillirent.

Voyant que je perdais mon sang-froid, Weina fit diversion : « Vous voyez, nous avons toutes les deux le caractère "na" dans notre prénom, mais pas elle, et elle en pleure de dépit. »

Sans se départir de son calme, Léna me demanda : « Est-ce le “e” de Chang’e, la déesse de la lune, qui figure dans votre prénom ? »

J’acquiesçai tout en m’essuyant les yeux.

Léna, baissant la tête, murmura : « Nous avons toutes les trois le caractère “femme” dans notre prénom, c’est le Ciel qui a voulu notre rencontre. » Puis, se tournant vers moi : « Xiao’e, une jeune fille qui se respecte ne pleure pas en public. Si cela vous convient, vous pouvez emménager dans trois jours. Je ne vous demanderai pas de loyer, juste deux cents yuans par mois pour les frais d’eau, de gaz et d’électricité. Je n’ose pas vous garantir que ça durera, mais nous pouvons toujours essayer. » Sur ce, elle se rassit pour déguster son café.

Nous nous regardâmes, Weina et moi, incrédules devant cette chance tombée du ciel. Nous sortîmes après avoir remercié Léna. A peine avions-nous tourné au coin de la rue que Weina, incapable de contenir son excitation, me serra dans ses bras en s’écriant : « J’ai toujours rêvé d’habiter une maison comme la sienne ! Quelle chance tu as ! Chaque fois que tu quittes un logement, c’est pour un autre encore meilleur. Mais je t’avertis, elle n’aime pas les jeunes filles qui ont un petit ami, aussi, quand elle m’a questionnée sur toi, lui ai-je dit la vérité sur tout, sauf sur ce sujet-là ! N’oublie pas, surtout n’amène jamais ton petit ami chez elle. Il ne manque pas d’endroits où vous pouvez vous rencontrer : jardins publics, restaurants, maisons de thé, cinémas, ainsi que le logement de ton ami. Si vous avez besoin de plus d’intimité, vous pouvez toujours louer une chambre à l’heure dans un hôtel, ça ne coûte pas bien cher !

— C'est inutile, je n'ai plus de petit ami.

— Quoi ? Il t'a laissée tomber ? » Et Weina tapa du pied. « Lui qui n'est pas plus grand que Wu Dalang¹, qui pousse des grognements de cochon en mangeant, ce petit fonctionnaire qui ne possède ni appartement ni voiture, comment ose-t-il faire le difficile ? »

1. Personnage décrit comme un gringalet dans *Au bord de l'eau*, roman de cape et d'épée du XIV^e siècle.